

M. le Comte de Montalembert, ce grand orateur, en même temps *essayiste*, critique, historien et homme d'état, M. le Comte de Montalembert ne peut réprimer le sentiment d'admiration dont il fut frappé en face des travaux historiques de M. Garneau.

« Que les Canadiens, dit-il, soient fidèles à eux-mêmes, et j'ajouterais, qu'ils se consolent d'avoir été séparés par la fortune de la guerre de leur mère-patrie, en songeant que cette séparation leur a donné des libertés et des droits que la France n'a su ni pratiquer, ni conserver, ni regretter ! »

Le pays dont M. de Montalembert a parlé en ces termes a certainement sa place marquée dans l'histoire, et aucun écrivain n'a pu encore dignement présager sa future grandeur. (Applaudissements.)

Je ne pense pas émettre une opinion disutable en disant que M. Garneau est le Lamartine du Canada. C'est la même ardeur, le même enthousiasme, la même vigueur de conception, la même richesse d'imagination. Comme les vers de M. Lamartine, ceux de M. Garneau sont haudis, élégants et faciles. Il n'a pas produit autant que le poète français; mais en sachant se borner, il a laissé des œuvres poétiques dont chacune est un fleuron à sa couronne. (Applaudissements.) Je ne prétends pas décider quelles sont les meilleures compositions de M. Garneau, et encore moins faire ici une critique de ses poésies. Quelques-uns ont tiré plus d'intérêt que les autres à différentes classes de lecteurs. *Le Rêve du Soldat* est un poème historique d'un grand mérite. *La Presse*, que j'appellerai une composition politico-philosophique dont le sujet ne semble pas prêter beaucoup à l'imagination, offre néanmoins des beautés poétiques de premier ordre. Je citerai encore: *Les Oiseaux Bleus*, composition remplie des sentiments les plus gracieux; *Louise*, une magnifique légende dans le genre épique; *Les Eciles*, où respire un patriotisme si pur; *L'Hiver*, une délicieuse composition, et *Le Dernier Huron*, que certains critiques placent au premier rang parmi tous les poèmes écrits au Canada. Cette opinion a trouvé des contradicteurs, mais elle a été émise par l'Hon. M. Chauveau dont le jugement est, pour moi, sans appel. Avant de terminer ce que j'ai à dire au sujet de M. Garneau, permettez-moi de vous citer quelques vers de la pièce intitulée: *Au Canada*, où l'auteur nous montre un oracle sinistre ou génie maléfisant qui menace le peuple Canadien.

« Laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure;
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli ?
L'on dirait que vaincu par le temps qui l'entraîne,
A l'ombre de sa faux tu t'es enseveli ?

Vois donc partout dans la carrière,
Les peuples briller tour à tour ;
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.

Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau ;
La lyre de Couper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chantre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts ;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.

Mais toi, comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps ;
Il servira de fort à tes enfants,
Faisant par l'étranger respecter leur patrie.

Cependant quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui devance l'aurore,
Protège-la contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.

Honore les talents, prête leur ton appui ;
Ils dissiperont la nuit
Qui te cache la carrière ;
Chaque génie est un flot de lumière."

Le poète fait allusion aux grands génies de la Grèce et de Rome, puis il reprend :

« Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants ?
La coupe des plaisirs effimine nos âmes ;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes ;
Dans l'air se perdent mes accents.

Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissions du monde imparçus ;
Je vois le temps venir et de sa voix de glace
Dire : il était, mais il n'est plus.

.....
Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre ;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants ;
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non ! tout doit avec lui, langue, exploits, nom, histoire ;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence ;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence."

Ceci est plus que de la poésie : j'y trouve l'expression énergique des profondes convictions de l'auteur, convictions qui l'ont soutenu dans le travail herculéen dont le fruit précieux est l'*Histoire du Canada*, œuvre de toute sa vie, œuvre glorieuse qui arrache à l'oubli les souvenirs, les traditions du peuple et du pays si chers à M. Garneau. (Applaudissements redoublés.)

Dans le cadre restreint d'une conférence, il n'est impossible de passer en revue les œuvres de l'auteur, et d'autres écrivains Canadiens-Français dignement appréciés par leurs compatriotes, et dont je dois me borner à citer les noms: PIERRE PETITCLAIR, A. S. SOULARD, J. T. LORANGER, LEVESQUE, LAVIOLLETTE, L'HON. JUGE MORIS, JEAN-MARIE PLAMONDON, BARTHE, DEROME, GÉRIS-LAJOIE, ARTHUR CASGRAIN, JEAN CHARLES TACHÉ, ACHILLE FRÉCHETTE, QUEBEC, BIBAUD, ARMS, BÉDARD, et, en dernier lieu, bien que peut-être le plus remarquable, JOSEPH OCTAVE CRÉMAZIE.

Je dois dire, au moins, que le prince des critiques du Canada, M. Hector Fabre, place M. Crémazie au premier rang parmi les poètes français de notre pays. (Applaudissements.)

Enfin, j'ai à parler d'un poète dont le nom honore à jamais la ville d'Ottawa. Je me transporte un instant à une époque où la future capitale de la Confédération Canadienne était aussi ignorée que l'éminent poète auquel je veux rendre un juste hommage. M. LÉON PAMPHILE LEMAY, (Applaudissements), né à Lotbinière, étudiait alors à Ottawa. Il se destinait au sacerdoce ; mais sa santé délicate l'empêcha de suivre cette vocation, et il se livra tout entier à ses goûts littéraires. Les succès ne lui manquèrent pas. Ses premiers essais, qu'on trouve dans diverses publications Canadiennes, furent remarqués, non seulement par nos hommes de lettres, mais en France et aux États-Unis, nations jalouses ou indifférentes quand il s'agit de nos gloires, et qui apprennent alors que le génie peut trouver un sûr asile sur les bords du lointain St. Laurent, dans les solitudes alors presque ignorées de la vallée des Outaouais. (Applaudissements.) M. Lemay a publié un volume contenant une excellente traduction de *L'Évangéline* de Longfellow, et un nombre considérable de poésies détachées. J'oserai dire, tout d'abord, que la traduction d'*Évangéline* vaut mieux que l'original. On y retrouve tout le charme de l'œuvre de Longfellow, moins la longueur intolérable du vers adopté par le poète Américain et que M. Lemay, par un effort magique, a su transformer en un rythme gracieux et facile. (Applaudissements.)

Une composition magnifique de M. Lemay a paru dans la *Revue Canadienne* du mois d'avril 1867. Elle a pour titre: *La Débâcle du St. Laurent*. Des descriptions tracées de main de maître, une inspiration soutenue, une versification irréprochable font de cette composition un chef-d'œuvre dans le genre épique. Qu'on étudie, par exemple, ce tableau des plaisirs du printemps :

« Avril ! Avril ! ton souffle est plein de volupté !
Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,
Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière !
Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière,
Dont la bise d'hiver attristait le foyer !
Avril, c'est toi qui fais sous ton souffle ondoyer,
Les flots du St. Laurent relevés dociles,
Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles.